

DE KOMPONG-CHAM A KOMPONG-THOM

Tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, cette belle chaussée se termine dans une rizière.

Adieu la vitesse! Voilà les bêtises qui recommencent.

N'importe! nous avons gagné une fameuse avance sûr notre horaire, il n'est que dix heures et nous avons déjà avalé 75 kilomètres, c'est-à-dire les trois quarts de ce record inespéré que nous promettait hier M. Beaudoin. Maintenant nous roulons à travers des rizières, dont les indigènes ont coupé de place en place les remblais séparateurs afin de nous laisser passer. Malgré cette aimable attention, le terrain est très dur et nous retombons aux cahots : c'est la promenade des mille secousses.

Les fameux balais nous précèdent toujours et nous indiquent notre chemin.

A dix heures et demie, nous rentrons en forêt. La route est tortueuse et terriblement étroite, mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre, car les coolies ont coupé les branches et les lianes qui auraient gêné notre passage. Et après les tristes aventures de ces derniers jours, nous nous estimons trop heureux de ne pas avoir à nous arrêter toutes les cinq minutes pour débayer le chemin.

Néanmoins, les tournants sont d'une brusquerie tout à fait blâmable ! A chaque virage les coffres des marchepieds accrochent... et crient leur souffrance. Les pneus ne disent rien, mais ils n'en pensent pas moins. A onze heures et demie, nous retrouvons la plaine... Là-bas, tout là-bas à l'horizon, se dresse un bouquet de cocotiers que l'interprète nous montre d'un geste large et fier.

Barai! c'est Barai ! où d'après nos prévisions les plus

LA VILLE AU BOIS DORMANT

audacieuses nous ne devions arriver qu'à la nuit tombante. Nous avons peine à le croire... mais il faut bien se rendre à l'évidence. Si impossible que cela paraisse à notre modestie nous avons fait, en plein Cambodge, cent kilomètres avant déjeuner. M. Beaudoin serait fier de nous! et ma foi, nous le sommes aussi un peu, tout de même! ... Mais un petit accident nous rappelle à la réalité, une branche accroche et arrache la valve du pneu arrière qui s'empresse de s'aplatir. Tant pis, nous n'en sommes plus à nous émouvoir à de pareilles vécilles! Et aussi bien, puisque la route est sablonneuse, nous ne risquons rien et nous ne daignons même pas nous arrêter. Un peu plus loin, dans une ornière profonde, le carter touche avec force. Guérin descend, se couche sur le dos et travaille à le démonter, mais nous voyons la terre promise et l'espérance nous soutient.

Enfin, nous repartons et nous entrons dans Baraï en première vitesse, à midi et demi. J'aurais préféré midi juste! mais le sable et le pneu nous ont quelque peu retardés.

Nos charrettes, elles aussi, ont fait de la vitesse, sous l'habile conduite de Nam-Ay; elles sont là depuis le matin. On dirait vraiment que la Némésis indo-chinoise a renoncé à nous dresser des embûches.

Le gouverneur indigène de Baraï nous reçoit avec des honneurs qui ne laissent pas que de nous intimider quelque peu et la « Voiture de feu » lui inspire un mélange de crainte, de respect et d'admiration qui se traduit par des politesses à n'en plus finir.

DE KOMPONG-CHAM A KOMPONG-THOM

Après mille protestations de dévouement, il nous remet une lettre du Résident de Kompong-Thom.

Bien persuadé que jamais nous ne pourrions parvenir avec la voiture jusque dans sa province, M. Chambert a la bonté de nous envoyer cinq chevaux pour nous et quatre éléphants pour nos bagages !

Tant de prévenances nous désespère. Certes, nous n'en voulons nullement à l'aimable Résident d'avoir douté de nous; c'est qu'il ne sait pas encore de quoi nous sommes capables. Mais nous allons bien le lui faire voir! Un grand complot se forme pendant le déjeuner, nous décidons à l'unanimité que non seulement nous arriverons à Kompong-Thom, et bien entendu avec la voiture, mais que nous y arriverons ce soir même! !

Nous le jurons, nous le jurons! ! !
(*Choeur des Conspirateurs*, trémolo à l'orchestre.)

Le même enthousiasme nous soulève tous et le feu sacré de l'automobilisme nous pénètre. Nous nous sentons capables des plus grandes choses. Le déjeuner en souffre... mais qu'importe. Mange-t-on quand on a des ailes?

Nous sortons de table en proie au plus généreux délire.

En hâte, Guérin, le plus emballé de nous tous! remet une chambre à air neuve et fait les pleins d'huile et d'essence pendant que l'on charge les éléphants avec les caisses des deux charrettes de Kompong-Cham. Les braves boeufs venus de Tay-Ninh resteront ici sous la

LA VILLE AU BOIS DORMANT

garde du gouverneur. En effet, le voyage ne leur a pas réussi, et les pauvres bêtes se ressentent de leurs fatigues. Elles sont maigres et efflanquées à faire pitié. Le village nous en fournira six autres.

... Ici se passe une chose bizarre et qui déroute toutes les notions que l'on peut avoir de l'arithmétique : nous avons en arrivant à Baraï cinq charrettes pour porter tous les bagages, nous en déchargeons deux pour en mettre le contenu sur le dos des éléphants (qui, comme on sait, ont le dos boni...) et voilà qu'il faut, paraît-il, prendre cinq autres charrettes supplémentaires!... C'est une de ces combinaisons indo-chinoises où les quatre règles se mêlent et s'enchêvêtrent pour le désespoir des Occidentaux. Si nous avions le temps, j'aurais plaisir à élucider ce problème, mais nous sommes pressés de partir! Aussi je renonce à y rien comprendre et, en désespoir de cause, nous laissons Nam-Ay se débrouiller. Son intelligence chinoise lui fournira les ressources nécessaires pour s'en tirer tout seul à son honneur et à son profit... sinon au nôtre!

A trois heures et demie, nous quittons Baraï, escortés par une vingtaine d'habitants à cheval. Notre nouveau boy Tiam s'est, lui aussi, procuré une monture et caracole de son mieux. Je remarque encore dans notre cortège une étrange petite voiture cambodgienne composée d'un siège perché sur deux roues et qui s'appelle *norgélette*.

C'est, nous dit-on, un moyen de locomotion merveilleux pour le pays, car il permet de traverser sans encombre les terrains les plus mauvais. Je ne sais pourquoi, je préfère quand même notre Diétrich.



ANG-KOR-THOM

LA VILLE AU BOIS DORMANT

... Au sortir de Baraï, nous roulons dans une plaine immense qui s'étend à perte de vue devant nous. Le sentier que nous suivons est sablonneux et creusé çà et là d'ornières perfides qui se dissimulent sous les hautes herbes. Ces pièges perpétuels ralentissent notre marche et nous maintiennent dans un état d'exaspération constante.

La fâcheuse panne semble nous guetter à chaque tour de roue...

Enfin, nous l'évitons à force de prudence et, vers cinq heures, nous arrivons à Pnow où nous attend un obstacle de tout premier choix.

En effet, nous avons à traverser ici une rivière qui a le triple talent (pour citer une chanson de France!) d'être à la fois large, profonde et de courant très fort.

Avec cette extrême obligeance, dont nous trouvons les preuves à mesure que nous avançons dans sa province, M. Chambert a fait établir une passerelle qui semble se tendre vers nous comme une amie. Cette passerelle « de fortune » est construite avec des branches et des bambous qui supportent des planches très longues, mais assez minces.

Nous commençons par l'examiner avec soin, comme les grands acrobates des music-halls inspectent les agrès sur lesquels ils doivent exécuter un exercice périlleux.

De prime abord, la solidité de ce léger édifice nous inspire quelque inquiétude : un brusque plongeon dans la rivière ne vaudrait rien pour notre voiture... ..